# Avant-propos

Joelle Le Marec [1]
Professeur à l'Université Paris Diderot
Sciences et médias, CERILAC

« Il faut être carré quand on travaille sur des objets qui ne sont pas carrés ».

Cette réflexion enthousiaste, toute récente, d'un jeune doctorant commentant un projet sur les médecines non conventionnelles me revient en tête au moment de démarrer cet avant-propos.

Il exprimait la tension aigue entre l'exigence de scientificité et l'attention à des phénomènes qui se prêtent mal à des démarches incarnant les normes de scientificité. En substance : il ne faut pas profiter du fait que ces objets mettent à l'épreuve les normes de scientificité classiques pour renier l'exigence de scientificité, c'est même tout au contraire.

Il exprimait encore autre chose : cette exigence de scientificité n'aurait pu mieux s'exprimer que dans cette image « carrée », bien sentie et destinée à être saisie, bien loin de l'argumentation scientifique elle-même et parfaitement appropriée à un échange sous-tendu par une confiance dans les capacités d'intercompréhension dans le cas de choses complexes, à la fois ressenties sur plusieurs plans et disponibles à la critique dans l'échange : être « carré » ce n'est pas tout à fait être « scientifique » c'est à la fois un peu moins sur certains plans car le terme ne satisfait pas à une expression proprement scientifique, et un peu plus sur d'autres car le terme renvoie à une éthique des conduites. Etre « carré » recouvre donc quelque chose qui ne l'est pas, quelque chose qui est complexe, mais qui correspond à une ambition enthousiasmante : allons-y, carrément !

Ce bref échange scientifique avec un tout jeune chercheur fait étinceler à son tour deux faces du travail collectif magnifique qui nous est donné à partager et à discuter dans cet ouvrage sur les « Nouvelles coopérations réflexives en santé ».

En premier lieu, les auteurs et la communauté qui les réunit font une proposition carrément ambitieuse. Il ne s'agit pas d'honorer les savoirs des patients, des infirmières et des intermédiaires, les savoirs de l'expérience, et les modes de recherche participative, en réparation d'une longue indifférence à ce qui n'était pas le savoir des profession-

1. Joelle Le Marec est également directrice de la collection *Etudes des sciences et Histoire des techniques* dans laquelle est publié le présent ouvrage.

nels et des spécialistes. Rien de plus facile aujourd'hui que de s'attaquer au monde académique et à sa prétention au monopole de la production du savoir scientifique, tant cette posture est soutenue désormais par l'ensemble des instances politiques et économiques qui interviennent dans le contrôle de la production de connaissances.

La critique de l'autorité des savants, la dénonciation des résistances institutionnelles, la promotion d'une ouverture démocratique, sont massivement encouragées par beaucoup d'acteurs intéressés par une implication directe dans le contrôle de la production des savoirs, dans une économie dite de la connaissance. Mais ceux qui contribuent le plus fortement à cette hétéronomie du monde académique ne sont évidemment pas les citoyens, les patients et les usagers ordinaires, à la fois amoureux et critiques des sciences, qui sont pourtant si souvent mis en avant dès qu'il s'agit d'illustrer les mutations en cours. D'autres acteurs sont quant à eux moins visibles dans les discours – ils ont ce pouvoir de se rendre peu visibles – mais favorables à la désintégration des institutions dans les domaines de l'enseignement, de la recherche et de la santé, et à l'ouverture de nouveaux marchés des biens et services dans ces domaines.

Comment dès lors développer la critique des sciences et une réflexion forte sur de nouvelles épistémologies en évitant les pièges d'une naïveté politiquement très dangereuse ?

L'ouvrage n'indique pas seulement une voie : il montre un état d'une construction à la fois scientifique et institutionnelle déjà avancée qui va bien au-delà de la portée heuristique, ou de la valeur de témoignage, ou de la vertu critique de tels ou tels travaux toujours nécessairement partiels ou isolés. L'ensemble contribue à l'objectif d'une créativité institutionnelle forte : comment porter une critique ensemble, comment le faire depuis les positions qui sont les nôtres, mais sur la base d'un principe d'égalité et d'interdépendance et dans la perspective d'une appropriation tout à la fois cognitive et politique des processus de production des savoirs et de leur institutionnalisation ?

La générosité n'est pas commentée comme une valeur au plan scientifique dans la littérature, même s'il en est question dans le contexte de certains séminaires. Mais précisément, cet ouvrage inscrit dans une intersubjectivité qui a trouvé sa forme suite à plusieurs colloques et de nombreuses recherches, ce type de valeur spécifiquement éprouvée dans des situations de sociabilités scientifiques particulières et souvent discrètes.

Il y a de la générosité dans cet ouvrage, mais elle n'a rien à voir avec la posture évoquée plus haut, accueillante par simple conviction à tous les savoirs des « profanes » et amateurs. Il s'agit de la générosité dont tous les acteurs concernés, chercheurs, patients-chercheurs, chercheurs-patients, et patients, sans oublier les infirmiers-chercheurs, ont fait preuve les uns à l'égard des autres dans l'engagement sérieux dans une entreprise longue, ardue et nécessairement collective.

Comme l'exprime Bernard Kalaora dans le domaine des institutions environnementales, il s'agit de se rendre sensible au fait que les institutions puissent se rendre sensibles à la complexité. L'ouvrage fourmille de propositions qui problématisent l'institution mais assument l'exigence collective qu'elles proposent au nom des multiples projets inter-institutionnels qui s'y entrecroisent : création des sciences et de

recherches infirmières, développement de cursus universitaires et de laboratoires d'un nouveau type, réflexion sur les statuts des patients-chercheurs, modes d'alliance et de coopérations entre associations, communautés disciplinaires, corporations professionnelles, etc.

Les contributions dans leur diversité expriment toutes cet effort de partage de recherches, de créativité institutionnelle, de modalités de formations cohérentes avec ces types de savoirs et de formes institutionnelles, et d'ajustements mutuels.

L'effort d'Emmanuelle Jouet par exemple, pour qualifier la prise en compte des savoirs des malades comme « fait social » s'appuie sur une démarche de vérification de ce en quoi consiste un fait social chez Durkheim. Mais elle qualifie également les liens qui peuvent constituer l'armature empirique, et réflexive d'un processus institutionnel en cours. Cette démarche fait écho pour moi au lien entre la passion d'un Durkheim bâtisseur infatigable, et ses convictions épistémologiques au service d'une sociologie destinée à s'éprouver elle-même comme science positive dans sa propre institutionnalisation à laquelle il contribua quotidiennement et inlassablement.

On retrouve d'ailleurs dans la contribution de Denise Jodelet la proposition du déploiement des usages la notion de représentations sociales, telles qu'elles se sont révélées dans quantité de travaux dans différentes disciplines depuis les recherches initiales de Serge Moscovici, et en particulier dans les domaines de l'éducation et de la santé mais pas seulement. Cette idée d'un appui sur les potentialités de la notion à partir de ses multiples appropriations témoigne elle aussi, d'une générosité à la fois épistémologique et institutionnelle. Les représentations sociales sont en effet un des moyens de se réapproprier de façon réflexive le long dialogue interdisciplinaire en sciences humaines et sociales à partir de ce concept, médiateur d'une tentative certes fragmentée, mais collective de penser les savoirs sociaux.

Cette démarche n'est pas simplement une proposition épistémologique : elle est également une proposition créatrice de vie institutionnelle, non pas à partir d'une position héroïque ou singulière de refonte ou de correction de ce qui n'aurait pas abouti, mais tout au contraire, à partir d'une volonté de se rendre attentifs à toutes les dimensions de la notion qui ont irrigué des initiatives et servi le projet de penser la vie sociale.

La proposition d'Olivier Las Vergnas est quant à elle une tentative de modélisation des formes de réflexivités liées aux différents cadres théoriques qui interviennent tous dans l'élaboration des savoirs sur la santé, y compris ceux des patients, en tant que savoirs de l'expérience relevant d'une phénoménologie pragmatique.

Olivier Las Vergnas modélise les conditions d'une opérativité de ces réflexivités qui sont spécifiques de cadres théoriques différents et sur lesquelles elles peuvent intervenir, pour les situer dans un espace épistémologique collectif, et pluriel. Il est rare de voir se déployer un modèle qui intègre avec une telle ambition l'espace multi-théorique des savoirs sur la santé, en respectant à ce point les logiques des modèles basés sur l'administration de la preuve, les démarches basées sur l'expérience rattachée aux travaux de Dewey, les conceptions de l'enquête dans les sciences anthropo-sociales, l'attention aux théories et savoirs de la médiation. L'effort proposé est idéalement carré : il témoigne très exactement de l'intensification scientifique nécessité par ce que

recouvre l'idée d'une « prise en compte » généralisée, non pas seulement des savoirs des patients par les chercheurs partisans de l'*Evidence Based Medecine*, mais des savoirs de tous par tous, contextualisés dans leurs cadres propres et non réduits à des résultats et des concepts partiels. Le résultat est un espace d'ajustements théoriques, ouvert donc à un pluralisme scientifique mais sous-tendu par l'effort de se penser tous inspirés par une commune exigence de scientificité.

La nature de la proposition générale qui émerge de l'ouvrage tient très certainement à la force des engagements lorsque les enjeux de production des savoirs sont vitaux pour chacun de nous, comme c'est le cas pour la santé. Mais la réflexion proposée n'en est que plus pertinente pour l'ensemble des études de sciences : il y a quelque chose de vital dans l'effort de torsion réflexive des sciences pour se penser elle-même dans un monde qui ne va pas « naturellement » vers le bien-être de tous. De ce point de vue nous sommes tous des patients, concernés par le lien étroit entre le corps sachant, l'institution sensible et les savoirs vivants.